

LE FRONDEUR
 15 C^{MES} = LE N^O
 JOURNAL SATIRIQUE PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

BUREAU DE
 RUE DE
 QUETUVE

ABONNEMENT
 UN AN (52 N^{OS})

OSTENDE

ALLONS M^{MES} ET M^{RS} POUR LES PAUVRES VICTIMES
 D'ISCHIA



LES PAUVRES DE BELGIQUE

LES PAUVRES ETRANGERS

CHARITÉ BIEN ORDONNÉE COMMENCE TOUJOURS PAR.....CEUX
 QUI PEUVENT PROCURER DES DÉCORATIONS

ABONNEMENTS :
Un an fr. 5 50
Franco par la Poste

Bureaux :
12 - Rue de l'Étude - 12
A LIÈGE

LE FRONDEUR

Journal Hebdomadaire

SATIRIQUE, POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

ANNONCES :
La ligne fr. 25
RÉCLAMES :
Dans le corps du journal
La ligne » 1 »

On traite à forfait.

Un vent de fronde s'est levé ce matin, on croit qu'il gronde contre...

Il n'y a que les petits hommes qui craignent les petits écrits

CHRONIQUE

Rien de palpitant pendant la semaine écoulée.

Quelques interprétations nouvelles de la loi électorale, les régates de Bruxelles et les fêtes organisées au profit des victimes de la catastrophe d'Ischia, voilà tout ce que je puis signaler — et franchement cela ne prête guère.

La loi électorale, grâce au beau mois d'août, est déjà devenue une vieille histoire. Tout vieillit vite en vacances. A signaler, cependant, l'ardeur déployée déjà par les deux clans doctrinaires et cléricaux, pour pousser à la confection des nouveaux électeurs.

Ceux-ci, on le sait, se composent de diplômés, de fonctionnaires et d'individus qui parviennent à passer, avec succès, un examen, devant quelques *pions* choisis par le gouvernement. Pour cette dernière catégorie, nous avons déjà prouvé combien on s'est montré difficile. Alors que n'importe quel employé (gagnant quinze cents francs) de la ville, de la province et de l'État, sont de droit électeurs, on exige des ouvriers intelligents qui veulent se présenter à l'examen, une foule de formalités qui les dégoûteront de l'électorat.

Ceux-là qui se présenteront à l'examen seront surtout — ou du moins ça paraît devoir tourner comme ça — seront, dis-je, les hommes dont seront sûrs certains personnages politiques, qui accompliront pour eux les formalités nécessaires.

Et dire qu'il s'agit d'une réforme destinée à appeler la classe ouvrière à l'exercice de ses droits politiques!

Zuze un peu, dirait le marseillais, si elle n'était pas faite pour la classe ouvrière.

Bien qu'il paraisse n'y avoir aucun rapport entre la réforme électorale et les régates, je ne puis m'empêcher, cependant, de dire deux mots de l'attitude de la presse doctrinaire liégeoise, vis-à-vis des sociétés nautiques de cette ville.

Lorsqu'il s'agissait du *Welcome* — l'équipe à 4 du *Royal Sport* — la *Meuse* et le *Journal de Liège* ne tarissaient pas. C'étaient des éloges à n'en pas finir.

La vaillante, l'invincible équipe du *Royal Sport* revenait sans cesse dans les colonnes des deux confrères de grand format. On aurait cru que la réputation de la ville de Liège et celle des canotiers du *Sport* étaient indissolublement liées. Les seuls skiffeurs sérieux étaient, d'abord, M. Werleman, puis, après le départ de celui-ci, M. Trassenster. La seule équipe était le *Feu-Follet*, d'abord, *Welcome*, ensuite.

La semaine dernière encore, l'avant-veille des régates d'Ostende — où *Welcome* se fit si bien ramasser — un article superbe paraissait dans la *Meuse*, parlant de *Welcome* — et rien que de *Welcome* — en termes enthousiastes. De *Pacotille*, de *Clapotis*, de *Pérot*, de l'*Union nautique*, pas un mot. Le lendemain et le surlendemain, les équipes de l'*Union nautique* se distinguèrent; toute la presse belge proclamait la supériorité incontestable de *Pérot* et subitement, l'enthousiasme des deux grands journaux de Liège, tombait de 35 degrés centigrades au-dessus du zéro, à la température la plus glaciale. Les Liégeois cependant, avaient remporté d'honorables succès et il semblait que toutes les feuilles liégeoises fussent s'en réjouir. Mais non, le *Sport royal* n'était pas arrivé — donc le succès ne signifiait rien et c'est à peine si l'on en parlait.

Qu'est-ce que cela pourrait bien signifier?

Y aurait-il, par hasard, des divisions politiques dans le canotage? Y a-t-il des équipes doctrinaires et des équipes extrême-gauche? Des skiffeurs bleus et des rouges?

Franchement, il serait grand temps que l'on s'expliquât et que le public sût enfin ce qu'il peut prendre des éloges amphigou-

riques décernés aux favoris — et des silences dédaigneux dont on accable les autres dans la presse doctrinaire liégeoise.

Je ne chercherai pas une transition pour arriver doucement aux fêtes organisées au profit des victimes d'Ischia — et je tombe d'aplomb dessus.

A mon sens, le public belge a tort de s'emballer ainsi chaque fois que l'on sollicite sa pitié pour des misères exotiques.

Si les autres nations nous témoignaient le même intérêt quand nous sommes dans le malheur, ce serait alors pour nous le plus sacré des devoirs d'intervenir quand elles se trouvent frappées. Mais non, quand une catastrophe arrive au pays étranger, on sait très bien dire que la Belgique est une nation charitable — et on leur tend une bourse vide. Mais quand la Belgique est à son tour victime d'un désastre quelconque, une inondation par exemple, tout le monde vous tourne le dos et les réponses des pays que nous avons secourus, peut se traduire par ces mots gracieux: Allez donc vous fouiller!

Dans ces conditions, l'abstention semblait indiquée. Nous avons, malheureusement, sous les yeux, trop de misères bien authentiques qui sollicitent notre pitié pour que nous les privions des secours que nous accordons si aisément à des désastres, peut-être déjà réparés, dans la mesure du possible.

Charité bien ordonnée commence toujours — non par soi-même, — mais par ses frères et ses amis.

A SAINT-MAUR.

A MARIA.

Dans cette paisible retraite,
Sous l'abri des chênes ombreux,
Elle déroulait, la fillette,
Les longs flots de ses bruns cheveux.

Un sourire errait gracieux
Sur sa bouche si mignonnette,
Ainsi qu'une nymphe coquette,
Elle embellissait ces beaux lieux.

Lorsque, sa toilette achevée,
Sa tresse épaisse relevée,
Se cacha sous son frais chapeau

Dans ces plis soyeux la friponne,
Renferma mon cœur... — Dis, mignonne,
Veux-tu lui laisser ce berceau?

FIX.

A PROPOS DE DÉCORATION.

Bien souvent, en voyant un monsieur — dont la parfaite nullité n'est un mystère pour personne — étaler orgueilleusement, sur un frac immaculé, un ruban bleu ou jaune, vous avez dit — comme moi — vous demander: « Comment, diable, cet animal là est-il donc parvenu à se faire décorer par un gouvernement, duquel il doit être parfaitement inconnu? »

Et toujours à cette question que vous vous posiez à vous-même, vous n'avez pu faire aucune réponse satisfaisante.

Aujourd'hui, le hasard me met en possession de deux documents curieux, qui me donnent la clef du mystère.

Ce sont deux simples lettres — ou plutôt une circulaire et une lettre — émanant d'un certain M. A. Rey de Bellonnet, domicilié à Paris. (Je ne dirai pas où, pour ne point faire, à l'œil, de réclame à son commerce.)

Voici, d'abord, la circulaire imprimée — laquelle a été, ainsi que la lettre, adressée à un liégeois, né malin, qui y a vu une belle source de goûté:

Paris, le 1883.

Monsieur,

Ayant pu apprécier les objets que vous avez envoyés à l'exposition d'Amsterdam, si vous croyez avoir droit à une récompense ou à une distinction honorifique quelconque, je viens me mettre à votre

disposition pour vous faciliter dans vos démarches et vous indiquer la voie à suivre à cet égard. Dans cette attente, recevez, etc.

A. REY DE BELLONNET.

Curieux de voir ce que pouvaient être les récompenses que le brave Bellonnet faisait miroiter avec tant d'art, notre ami écrivit pour demander quelques explications, et voici la lettre qu'il reçut en réponse:

Monsieur,

Répondant à votre lettre je puis vous faire obtenir un des ordres de chevalerie suivant votre exposition: Christ de Portugal, Osmanli, Medjidié, Lion de Perse, Nicham de Tunis (décoration française), Isabelle d'Espagne, Charles III (Espagne), St-Sylvestre, St-Grégoire. L'offrande (sic) à verser pour obtenir un de ces ordres varie de deux mille à trois mille francs. Si vous jugez devoir donner suite aux propositions que j'ai l'honneur de vous faire, je vous indiquerai le mode de versement de l'offrande (resic) et je vous donnerai mes références. Inutile de vous ajouter que, pour les obtenir, il faut que vous soyez parfaitement honorable.

En attendant, recevez, etc.

REY DE BELLONNET.

Le bon Bellonnet dit qu'il faut être honorable, mais il ne cèle pas que, la prime condition, c'est la petite offrande de deux à trois mille francs.

C'est pour rien et, à moins d'être les derniers des grippe-sous, les imbéciles qui se traînent à plat ventre depuis de longues années dans les anti-chambres ministérielles pour attraper un bout de ruban, vont s'empresse de se pavaiser comme des mâts de cocagne, moyennant les petites offrandes mentionnées plus haut.

Quelle joie, dans les familles, grands dieux!

Par exemple, ceux qui ne seront pas contents ce sont les malheureux qui, jusqu'à présent, ont mérité les décorations citées plus haut — après avoir passé à l'offrande. Ces bonshommes qui étaient parvenus à faire croire que leurs mérites transcendants avaient suffi pour leur attirer les faveurs bleues ou roses des gouvernements étrangers, devront renoncer à cette gloire immaculée. On saura qu'ils ont passé à l'offrande.

Et comme la gaité ne perd jamais ses droits, le *Frondeur*, toujours prêt à soigner la rate de ses lecteurs, prie ceux-ci de bien vouloir lui adresser les noms des hommes éminents qui arborent une des décorations citées plus haut.

Ça fera une intéressante liste à consulter. Allons-y!

CLAPETTE.

A la suite des dernières séances de la Chambre, où le ministère a dû lutter continuellement contre l'extrême gauche, le doctrinarisme de M. Frère-Orban est devenu féroce.

C'est ainsi que le premier ministre vient de décider M. Gratre à faire démolir tous les ouvrages avancés des fortifications d'Anvers.

XANTIPPE.

De Socrate, on loua l'action courageuse :
En buvant la ciguë, il entra dans la mort;
Je ne la trouve pas déjà si généreuse
Et les historiens la surfirent trop fort.

Il quittait les égnus pour entrer dans le port
Il fuyait pour toujours Xantippe la hargneuse
Ce modèle d'épouse, une mégère affreuse
Qui fit au philosophe un bien horrible sort.

Pouvoir se dérober aux griffes de sa femme,
Est-ce donc posséder si noble grandeur d'âme?

Je sais plus d'un mari de ce sort envieux,
Et qui préférerait la coupe de Socrate
A la mauvaise humeur de sa chère autocrate
Car poison pour poison, le premier vaut bien mieux!

FIX.

UN LOT D'ANTIQUITÉS

M. Patinet de la Foirachoux est un savant des plus remarquables, une des gloires de son chef-lieu d'arrondissement, célibataire endurci, on le cite à vingt lieues à la ronde comme un homme ayant des droits incontestables à l'aprosier.

Du reste, M. Patinet a parfaitement justifié cette réputation en publiant un grand ouvrage sur la femme des temps préhistoriques, œuvre d'un sentiment très élevé, où la femme y est représentée comme une espèce très nuisible à l'homme en particulier et à quelques autres encore en général.

De temps en temps M. de la Foirachoux, qui n'est point un de ces savants encroûtés de province, ne dédaigne point de venir faire un tour à nous pour dépister quelques-uns de ces bibelots de l'âge de pierre et même de l'âge de fer, dont il enrichit les collections des antiquaires de son pays.

Patinet se dévoue; nul autre n'oserait s'aventurer dans la Babylone moderne; aucune épouse ne permettrait à son seigneur et maître de franchir les fortifications de cette ville impudique; mais avec l'auteur de la femme préhistorique, il n'y a pas de danger, les mères le voient partir sans alarme, et les rougissantes jeunes filles qui espèrent bien que Patinet finira par renoncer au célibat, se disent dans leur rêve: « Il nous reviendra intact. »

Et la Société des antiquaires chante les louanges de Patinet en *fa* majeur; ce courageux est là-bas, bien loin, furetant les ruines poudreuses de la grande cité pour lui arracher ses trésors et les apporter à son chef-lieu d'arrondissement, après avoir affronté les plus grands dangers et avoir su résister aux sirènes parisiennes.

En réalité, Patinet est un abominable farceur; les demoiselles de son chef-lieu ont tort de le croire intact, et si la Société des antiquaires savait exactement de quelle façon le plus vertueux de ses membres passe son temps à Paris, elle rougirait tout entière.

Patinet est honnête chez lui.

A Paris les femmes l'appellent Fernand, et il est très connu à l'Américaine et dans le quartier de l'Europe.

A son dernier voyage, le traite à peine débarqué, fit la conquête d'une certaine Clorinde, femme suave; et c'est du boudoir de la belle petite qu'il écrivait à la vertueuse Société des antiquaires, lui expliquant toutes ses démarches pour trouver des trésors et ses fouilles incessantes dans les coins les plus obscurs de la capitale.

Un jour, Clorinde, impatientée de le voir écrire, lui cria: « Zut! des nêles. » Le pauvre Patinet était arrivé à la fin de sa lettre; et, très distrait, il termina ainsi sa salutation: Veuillez croire, Monsieur le Président, à la sincérité avec laquelle je vous dis zut! des nêles!!

Au moment de jeter la missive à la poste, Patinet eut conscience de sa bévue; il en eut froid dans le dos et se jura de relire ses lettres à l'avenir.

Malgré ces expressions cavalières, Mlle Clorinde était une bonne fille, incapable de ne pas faire le bonheur d'un antiquaire farceur. L'infâme Patinet, logé chez sa belle, menait une existence de pacha.

Au bout de huit jours il fallut songer à partir, la Société des antiquaires commençait à s'inquiéter; et là-bas dans son chef-lieu on se demandait avec anxiété si M. de la Foirachoux n'avait pas été victime de sa témérité et n'était point tombé dans un de ces précipices couverts de fleurs comme il en existe évidemment sur le boulevard, mais qu'on n'aperçoit point.

Du reste, il avait promis de rapporter des choses étonnantes, et, la veille de son départ, il alla, comme il le faisait à chaque voyage, chez un marchand de bric à brac et lui acheta un lot assorti de vieilles ferrailles et de poteries ébréchées.

Il fit du tout un paquet et l'emporta chez Clorinde pour le mettre dans sa valise. Ses adieux furent aussi touchants que possible la bonne fille prit soin elle-même de ranger les chaussettes et les chemises de son ami de province et de les mettre délicatement dans la valise.

Au moment de partir, le tendre Fernand s'aperçut qu'il avait oublié son paquet d'antiquités.

— Etourdie que je suis ! s'écria Clorinde, qui courut aussitôt chercher le précieux colis et le plaça dans la valise.

Le soir même, M. de la Foirachoux re- trait dans sa bonne ville natale; le lendemain il se dirigeait vers le lieu de réunion de la Société des antiquaires, portant fièrement son paquet sous le bras.

Le président ouvrit la séance et donna la parole à M. Patinet de la Foirachoux. Un silence solennel planait sur l'assemblée.

Alors l'auteur de la femme préhistorique parla longuement de ses travaux archéologiques à Paris, de ses longues et patientes recherches, et de ses pures jouissances d'antiquaire.

L'assemblée applaudit vivement le récit des travaux du plus vertueux de ses membres.

En achevant sa péroraison, Patinet développa le paquet qu'il tenait à la main et en tira successivement un corset, une tournure, un peigne et une brosse à dents.

Cette étourdie de Clorinde s'était trompée de paquet !

Patinet sentit une sueur froide lui perler au front pendant que la Société ahurie considérait en silence ce déballage féminin.

Après un moment d'angoisse, l'infortuné reprit vite son aplomb.

— La brosse à dents de Cléopâtre, dit-il en montrant l'objet... son peigne... Je n'ai pu me procurer son aspect, qui cependant doit se trouver empaillé quelque part.

Puis, prenant un autre objet :

— Le corset de la première femme de Romulus : ceci vous prouve péremptoirement, contrairement à l'opinion générale, que les Romaines connaissaient cet instrument de torture ignoré de la femme préhistorique.

Et enfin, saisissant la tournure :

— Un faux... col de la décadence, il est très bien conservé.

Les applaudissements éclatèrent très nourris, ce fut un triomphe.

Le jour suivant Patinet recevait un paquet et une lettre par laquelle Clorinde lui réclamait ses effets.

« Impossible, lui répondit-il par retour du courrier, ils sont au musée de la ville. »

JULES DEMOLLIENS.

FAR-NIENTE

A Victor G.

Couché le ventre sur la mousse
Et le menton dans les deux mains,
J'écoute la voix fraîche et douce
De la fauvette aux gais refrains.

Mes rêves s'en vont incertains
De la montagne à la pelouse,
Et, regardant l'herbe qui pousse,
J'entends d'autres concerts lointains.

C'est l'angelus qu'ici l'on sonne
C'est le feuillage qui frissonne
Ce sont les mille bruits des bois ;
J'entends surtout dans ma pensée,
Echos, d'une époque passée,
Les accents de sa chère voix.

FORTUNIO.

TROP VIEUX

Rose vient de quitter la pension pour venir passer ses vacances à la campagne, chez ses parents. Rose a quatorze ans, mais est très forte pour son âge. Rose est fraîche et potelée, elle a dans les yeux des lueurs fauves qui passent par moment et dénotent un de ces caractères chez lesquels l'enfance n'a eu qu'une durée de quelques jours.

Rose a laissé son amie Marthe à quelque vingt lieues de là, mais elles se sont promises de s'écrire, tout, tout, tout.

Aussi Rose seule, dans sa petite chambre éclairée d'un joyeux rayon de soleil, trace quelques lignes, assise à un petit bureau d'ébène :

« Ma chère Marthe,

« Je te contais à la pension, qu'en allant à l'école, mon petit cousin Fernand me faisait déjà la cour, je te disais que je n'en voulais pas parce qu'il était trop vieux ; juge donc, j'avais dix ans et il allait sur ses quinze ans ; j'aimais bien mieux le petit Jules qui avait mon âge. Aujourd'hui, que j'ai l'âge que Fernand avait alors, je trouve que ce n'est pas si vieux, et s'il n'était parti pour la France, je voudrais le revoir ici : il doit avoir dix-huit ans ! Ce n'est pas comme mon cousin de campagne qui me fait des yeux doux et qui m'a glissé un billet pour me demander un rendez-vous. Ah ! celui-là est trop vieux, il a vingt-et-un ans. M.

Charles est un joli garçon, mais je te le dis, il est trop vieux. Ah ! que Fernand n'est-il ici ?... Je t'embrasse.

« Ton amie,

« ROSE. »

Rose a dix-sept ans ; elle est à la maison et on pense déjà à la marier : on lui a présenté plusieurs partis, entre autres un négociant de vingt-sept ans, M. Dubourg.

Elle fait toujours ses confidences à son amie Marthe et lui écrit :

« Ma chère Marthe,

« Comme c'est drôle, hein ? et que l'on est capricieuse quand on est enfant. Tu te souviens de M. Charles, cet étudiant que je trouvais trop vieux quand j'étais à la pension ; il est avocat aujourd'hui et c'est un charmant garçon, mais il se souvient de mon refus d'autrefois et il ne me parle plus, c'est dommage, surtout aujourd'hui qu'on veut me marier à un homme de plus de 27 ans, un négociant. Celui-là, cette fois, est trop vieux réellement. Ah ! Charles, à la bonne heure ! Comme je regrette... Enfin !

« TA ROSE AIMÉE. »

Rose a vingt ans, elle a refusé M. Dubourg, qui s'est marié avec une de ses cousines ; Charles a aussi épousé une amie de pension de Rose et Fernand lui-même est devenu le mari de la fille du négociant où il apprenait le commerce.

La jeune fille est devenue sérieuse, surtout depuis que son amie Marthe lui a annoncé son prochain mariage ; aussi lui écrit-elle :

« Ma chère Marthe,

« Je suis heureuse de ton bonheur, tu me dis que ton futur n'est plus jeune et a dépassé la trentaine ; ce n'est pas trop vieux, il faut une quinzaine d'années entre les âges du mari et de la femme ; l'homme vieillit moins vite que nous. Je sens que j'ai eu tort de ne pas épouser M. Dubourg ; où avais-je les yeux ? Ah ! si c'était à refaire ! Figure-toi qu'on veut me faire épouser le docteur Fermont ! Mais il a quarante ans, ma chère, cet homme-là, le double de mon âge ! Ah ! c'est absolument trop vieux, je n'en veux pas, absolument pas, plutôt rester fille.

« TA ROSE. »

Cinq années ont fui rapidement et Rose n'est pas mariée. Son amie Marthe a déjà deux petits bébés adorables. Son père lui reproche d'être trop difficile sur le choix d'un mari.

— Mais ils sont tous trop vieux, s'écrie la malheureuse fille !

Depuis quelque temps, un notaire du voisinage rend de fréquentes visites au père de Rose, c'est un veuf de cinquante ans ; il a un fils marié et est grand père.

La demeure qu'il habite est ravissante et un jour que Rose y était allée en visite avec son père, le notaire lui a dit :

« Il manque une chose ici, mademoiselle, parmi les fleurs que vous admirez, il manque une fleur... une femme. Ah ! si vous vouliez ! »

Rose a rougi ; le soir en rentrant, son père lui a dit :

« Le notaire m'a demandé ta main, veux-tu l'autoriser à se présenter ; c'est un homme encore vert, possesseur d'une bonne fortune, son neveu est jeune, tu pourrais être heureuse avec lui. »

— Y pensez-vous, mon père, mais il a cinquante ans le notaire, et, pour moi, c'est trop vieux, bien trop vieux.

Marthe est arrivée chez son amie Rose pour l'aider dans sa toilette de mariage, car Rose se marie ; elle s'est décidée à la fin.

On chiffonne le satin, les dentelles, on admire la corbeille de noces, qui est superbe, et pourtant Rose pousse parfois un gros soupir.

Ah ! c'est que Rose est enfin entrée dans cette dizaine où s'il fait difficile d'y faire pénétrer une femme, il est impossible de l'en faire sortir : Rose a trente ans passés.

Notaire, médecin, négociant, tous ceux qui étaient trop vieux pour elle se sont mariés et Rose est restée fille.

Mais une fille de trente ans c'est une vieille fille et une vieille fille....

Sa mère est morte, son père se fait vieux, et parfois il jette un regard triste sur sa fille encore célibataire.

Rose aussi se livre à de sombres réflexions. Jugez donc : Coiffer Sainte Catherine !

Aussi, un jour son père lui ayant dit :

« Si tu n'étais pas si difficile, je t'aurais peut-être un mari... mais il est un peu vieux pour toi. »

Rose s'empressa de répondre :

« Ah ! dites toujours, mon père !

— C'est le vieux président de Six Maisons ; il a bien soixante-cinq ans, car il est mon aîné de quelques années.

— Et il est plein de rhumatisme !

— Oui, c'est pourquoi il voudrait une compagne, une amie, une fille.

— Dites de suite une garde-malade pour le soigner et le frictionner.

— Il t'a connue enfant, il t'aime beaucoup, et si tu voulais... Rose leva les yeux au ciel et poussa un soupir qu'elle étouffa, puis elle dit :

— Je crois que vous avez raison, mon père ; si le président de Six Maisons est un excellent parti... je serai sa femme. »

Voilà pourquoi Rose et Marthe préparaient tout pour les noces.

— Ma pauvre fille, disait Marthe, toi qui as refusé tant de jeunes sous prétexte qu'ils étaient trop vieux : Épouser le vieux président !

— Que veux-tu ? Nous sommes folles quand nous sommes jeunes et même un peu bêtes ; et nous pensons faire de nos rêves de pensionnaires des réalités de la vie. Ah ! que La Fontaine avait raison dans sa fable du Héron ! Aussi je prends le président ; Dieu sait si je refusais celui-là, s'il ne se présenterait pas bientôt un centenaire tout exprès conservé pour moi.

Et en rougissant un peu et se penchant à l'oreille de Marthe, Rose murmura à mi-voix :

Et puis il y a le jeune substitut qui est continuellement chez mon mari !

Et l'on entendit deux joyeux éclats de rire !

FIX.

L'AMOUR DE LA GLOIRE

— Prenez ma fille ! s'écria la mère éperdue.

Il faut se hâter de dire à l'honneur de madame Champagnac, qu'en s'exprimant de la sorte elle n'avait aucune intention répréhensible. Quoique mère d'actrice, c'était, grâce à Dieu, une femme digne de considération, à cheval sur les principes, et bonne cavalière. Jamais personne n'avait forligné dans la famille des Champagnac ! Elle avait voulu que sa fille reçût ces trois noms : Marie, Diane, et Jeanne, et l'avait conservée digne de ce triple patronage ingénu. En disant : « Prenez ma fille » au très célèbre auteur dramatique qui l'écoutait d'un air distrait, elle prétendait donner à entendre, simplement, « Faites-lui jouer le principal rôle dans votre prochaine pièce ! » Une très honnête femme, vraiment. Des cheveux gris qui, même blancs, n'auraient rien eu de déplacé.

— Hélas ! madame, dit le célèbre auteur en renversant sa tête sur le dossier du fauteuil, je ne demandais pas mieux, Mlle Jeanne a du talent, énormément de talent. Une nature avec de l'acquis déjà. Son premier prix, très mérité. Mais, voyez-vous, — comment m'exprimerai-je ? il y a des choses qu'il est difficile d'expliquer à une mère ! — Votre fille manque... d'expérience, dans certaines choses. Elle a, — je vous en fais mon compliment, — une candeur évidente, qui me nuirait beaucoup. En tant qu'homme elle m'inspire du respect, en tant qu'auteur, de la défiance. Car le rôle dont vous parlez est un rôle redoutable ! Pour le bien jouer, pour le comprendre seulement, il faudrait une personne à qui toutes les passions seraient très familières. Que dis-je, les passions ? J'ai employé un euphémisme. Tous les raffinements de l'amour moderne, toutes les subtilités des recherches coupables, tout ce qui est exquis et défendu, voilà ce que mon interprète devrait connaître par la pratique. Mais, allons, ne vous désolerez pas que diable, ma chère madame Champagnac ? Ma pièce ne sera pas jouée avant cinq ou six mois. Qui sait ce que l'avenir nous réserve ? Il se pourrait que Mlle Jeanne, d'ici là...

— Monsieur ! s'écria l'honnête mère d'actrice, avec le geste ample et hautain d'une femme qui aurait pu, tout comme une autre, jouer la tragédie dans les tournées de Mme Agar.

Et elle fit une bonne sortie, qui avait grand air.

Mais que peuvent les plus vertueuses résolutions contre le désir grandissant, toujours plus exaspéré, de voir triompher au théâtre l'enfant que l'on a destiné à la gloire des Rachel et des Sarah Bernhardt, et d'être la mère enviable de la triomphatrice ? Tout en se reprochant sa faiblesse, en un langage de monologue tragique, elle se relâcha peu à peu de sa surveillance ; Mlle Jeanne put sortir seule, avec des chapeaux qui n'étaient plus des chapeaux de pensionnaire ; put aller, trois fois par semaine, sans être accompagnée, chez sa tante du Vésinet.

Même Mme Champagnac — elle avait à la fois toutes les espérances et tous les remords ! — toléra les visites de M. Georges, le très jeune premier rôle du théâtre où devait être représenté le drame de l'auteur célèbre ; visites d'abord rares, puis fréquentes, puis quotidiennes, puis nocturnes hélas ! Luttas formidables entre l'amour de la gloire et le sentiment de l'honneur, Mme Champagnac vous a connues ! Si bien qu'un jour, — trois mois avaient passé — la mère de Jeanne retourna chez le dramaturge en renom, et lui tombant dans les bras, lui mouillant de larmes l'épaule de l'habit : « Ah ! mon bon monsieur, dit-elle, vous pouvez lui confier le rôle ! »

Mais, pendant les répétitions, tous les désespoirs furent oubliés. Plus de combats ! elle ne songeait qu'à la victoire. Le sacrifice était fait, et l'amertume s'en effaçait dans la douceur du triomphe prochain. Madame Champagnac permettait à sa fille de tutoyer M. Georges, au théâtre, devant tout le monde ! Hélas ! les plus sûres espérances nous dévoilent. Le jour de la première, Mlle Jeanne n'obtint qu'un succès parfaitement médiocre. Jolie, certes, et déjà, femme, évidemment, avec sa poitrine qui avait délicieusement mûri, mais froide, maladroite, presque niaise, n'ayant rien de ce qu'il fallait pour jouer ce rôle de Parisienne subtile, excessive, endiablée ! Dès le troisième acte, madame Champagnac, rouge de fureur, essouffée, suante, allait et venait d'une coulisse à l'autre, bousculant les machinistes, injuriant le régisseur, prête à mordre le pompier ; puis, tout-à-coup, avisant M. Georges qui attendait derrière une porte le moment de son entrée : « Ah ! ça mais, s'écria-t-elle en lui flanquant un soufflet, vous êtes donc une fichue bête, vous ! »

CATULLE MENDÈS

BOITE AUX LETTRES

Monsieur le Rédacteur en chef du journal le *Frondeur*.

Une explication : Tous, chers lecteurs, vous connaissez l'admirable endroit de St-Maur. Plusieurs fois même, peut-être, aurez-vous rendu visite au bon Isaac, peut-être aussi à la « petite Chapelte. »

A cette dernière vous aurez admiré des jambes, des bras, des béquilles de soi-disant guéris. Mais si vous y passez aujourd'hui, par exemple, vous verrez bien autre chose, une chose bien plus édifiante encore : Au milieu des chapelets, des bouquets, des bras, des bougies allumées, etc., se trouve un petit cadre rond. On y voit dessinée une tombe, avec ces mots :

A NOTRE REGRETTÉ FILS

Serait-ce une victime du remède ?

ALB. C.

Théâtre du Pavillon de Flore

Direction M. I. RUTH, rue Surlet, Liège.

ANNÉE THÉÂTRALE 1883-1884.

Mercredi 5 septembre 1883

RÉOUVERTURE.

Tableau de la troupe

ADMINISTRATION :

M. Isidore Ruth, directeur-gérant.
Cavé, régisseur général.
Ernest, secrétaire de la Direction, deuxième régisseur.
Meurice, 1^{er} chef d'orchestre.
Louis, 2^{me} chef, répétiteur.
Thyriart, chef machiniste.
Ed. Lemaitre, peintre-décorateur.
Voytot, costumier.
Edouard, souffleur.
Nicolas Rosa, luminariste.
Paul Odru, buraliste.
Berthol, contrôleur.
V. Etienne, coiffeur.
V. Rodberg, imprimeur.

OPÉRETTES, DRAMES, COMÉDIES, VAUDEVILLES.

MM. Urbain, 1^{er} ténor.
Villard, baryton.
Victor, grand 1^{er} comique, larquette.
Desclous, 1^{er} comique jeune en tous genres, trial.
Cavé, 1^{er} comique marqué, financier, basse bouffe.
Valot, comique grime, des pères nobles, des larquettes.
Bariller, fort 2^e comique, des trials.
Frasier, amoureux, second ténor.
Deckers, 2^e comique, chantant l'opérette.
Bureau, fort jeune 1^{er} rôle, grand 1^{er} rôle.
Brémont, jeune premier, jeune 1^{er} rôle.
Bressel, 1^{er} amoureux, jeune 1^{er}.
Thys, 3^{me} rôle, rôle de genre.
Stynen et Vanloo, utilités.

Mmes Régine, 1^{re} chanteuse.
Urbain, 1^{re} chanteuse-Desclausz, 1^{re} duègne.
Harlinger, 2^e chanteuse des 1^{ers}, ingénuité.
Dintzer, 1^{re} soubrette en tous genres, 2^e chanteuse.
Carnier, fort jeune 1^{er} rôle, grand 1^{er} rôle.
Bureau, grande coquette, des 1^{ers} rôles.
Sandré, jeune 1^{re}, des jeunes 1^{ers} rôles, 2^e chanteuse.

Victor, duègne, rôles marqués.
Paurel, des soubrettes Desclausz, Alphon-sine.
Bellini, 2^e soubrette, des 1^{ers}, 2^e chanteuse.
D'Arrouet, ingénuité, amoureuse, jeune chanteuse.
Schmidt, des jeunes chanteuses.

Valot, " " "
Delcourt, " " "
Vandelinde, " " "
Chœurs : 12 hommes, 10 femmes.
Orchestre : 22 exécutants.

Rideau-annonces, cases à louer : pour les conditions, s'adresser au bureau de la Direction.

Liège. — Imp. E. PIERRE et frère, r. de l'Étuve, 12.

ACTUALITE

PAR LARRY



Deux sous par terre ! Ous-quest le Capitaliste ?